



Histoires, contes, comptines

Répertoire

La légende de la demoiselle (à partir de 4 ans)

Comptine (à partir de 6 ans)

La flûte de roseau (à partir de 7-8 ans)

Le petit têtard têtu (à partir de 2 ans)

La grenouille à grande bouche (à partir de 2 ans)

La grenouille primordiale (à partir de 4 ans)

Conte du marais (à partir de 6 ans)

Nomades du soleil, conte africain (à partir de 6 ans)



Histoires, contes, contines

La légende de la demoiselle

Par un bel après-midi d'été, une jeune fée veut se désaltérer : elle se penche au dessus de la mare et tombe dans l'eau.

La jeune fée ne sait pas nager et sa baguette magique est restée dans l'herbe.

Heureusement, le génie de la mare fait un miracle, il tape dans ses mains et aussitôt une gerbe d'eau soulève la petite fée qui prend son envol dans l'azur du ciel d'été. En retombant, les gouttelettes d'eau se sont transformées en libellules.

Voilà pourquoi on a donné à ces libellules, ce joli surnom de demoiselles et que, dans leurs ailes transparentes s'accrochent encore des gouttes d'eau.

Comptine

*Sur le calme ruisseau,
La frêle libellule
Dans sa robe de tulle
Effleure le roseau ;
Joyeuse et insouciante,
Elle plane dans l'herbe folle
Et se repose frémissante,
Sur les branches d'un saule,
Puis, au dessus de l'onde,
Reprend son vol charmant
Et danse dans la ronde
Des grands nénuphars blancs.*



Histoires, contes, contines

La flûte de roseau

*Un petit roseau m'a suffi
pour faire frémir l'herbe haute
et tout le pré
et les doux saules
et le ruisseau qui chante aussi ;
Un petit roseau m'a suffi
à faire chanter la forêt.
Ceux qui passent l'ont entendu
au fond du soir en leurs pensées,
dans le silence et dans le vent,
Clair ou perdu,
proche ou lointain...
Ceux qui passent en leurs pensées
En écoutant au fond d'eux-mêmes
l'entendent encore et l'entendent
toujours qui chante...
Un petit roseau m'a suffi
pour faire pleurer ceux qui passent,
et trembler l'herbe et frémir l'eau ;
Et j'ai, du souffle d'un roseau,
Fait chanter toute la forêt*

Henri de Régnier

Le trou dans l'eau

*Il était une fois un jeune homme beau et riche qui avait décidé de se marier.
Mais il était très difficile.
Aucune fille ne semblait lui convenir : celle-ci était trop jeune, celle-là trop orgueilleuse...
Un jour, en passant près d'une mare, il vit une jeune fille qui puisait de l'eau. Il
s'approcha, parla avec elle, et, comme elle lui plaisait beaucoup, il revint le lendemain.
Finalement, il lui demanda de l'épouser mais elle lui répondit :
- Celui qui veut m'épouser devra faire un trou dans l'eau.
- Mais, c'est impossible ! s'écria le jeune homme. Tu ne te trouveras jamais de mari.
Si, j'en trouverai un, répliqua la fille en s'en allant. Celui qui aime vraiment surmonte tous
les obstacles. Le jeune homme se dit qu'elle était un peu folle et essaya de ne plus penser à
elle. Au bout de quelques temps, il retourna pourtant à la mare, mais la belle ne vint pas.
Il faisait froid, l'eau était gelée. Le jeune homme attendit longtemps et soudain, il eut une
idée. D'un coup de bâton, il cassa un morceau de glace, puis courut chercher sa belle et lui
montra le trou qu'il avait fait dans l'eau gelée.
Ils se marièrent au printemps et furent très heureux,*

Adaptation d'un conte populaire



Histoires, contes, contines

Le petit têtard têtu

Il était une fois un petit têtard têtu qui vivait bien tranquille dans une jolie mare bordée de joncs et couverte de larges feuilles de nénuphars. Je dois vous dire que notre têtard était un enfant terrible qui ne pensait qu'à l'aventure.

Un beau matin, pendant qu'on ne le voyait pas, il s'échappa.

A grands coups de queue, il se mit à nager, il passa de la mare au ruisseau et se laissa entraîner par le courant. Ici, plus de roseaux, plus de nénuphars mais une belle eau claire qui l'entraînait.

Quand le soleil se mit à descendre vers l'horizon, notre têtard commença à regretter sa mare natale et ses parents. Il fit demi-tour et essaya de remonter la rivière mais le courant était trop fort pour lui. Notre pauvre ami se sentait de plus en plus fatigué et voilà que trois grosses truites, sortirent brusquement de sous les racines et l'entourèrent, menaçantes, en faisant claquer leur large gueule. "- Cette fois, je suis perdu!" pense le têtard. Mais comme il ne veut pas se laisser dévorer sans résister, il se met alors à nager de toutes ses forces vers la rive, il prend son élan et hop! Il saute sur la rive. Les truites qui ne peuvent en faire autant s'arrêtent net complètement ahuries. Le têtard semble sauvé. Sauvé. Sauvé, c'est vite dit!

Car dans l'herbe où il se tortille, il commence à étouffer. Il pense alors que la belle aventure est finie et qu'il va mourir tout seul. Et c'est là que l'histoire devient prodigieuse : au moment où il commence à perdre connaissance, il se met à respirer d'abord petit à petit puis de plus en plus librement. Sa large queue disparaît et il s'aperçoit qu'il possède 4 pattes. Alors, fou de joie, il s'éloigne en faisant de grands sauts. Il remonte le lit de la rivière en suivant la rive et regagne sa mare natale à la tombée de la nuit où ses parents fous d'inquiétude le cherchaient partout.

"- Ne cherchez plus, c'est moi, votre petit têtard. J'ai bien changé, n'est-ce pas?"

Et notre nouvelle petite grenouille a repris sa vie tranquille loin des truites à l'abri des joncs et des nénuphars.

Conte livré par Bernard Françon



Histoires, contes, contines

La grenouille à grande bouche

Il était une fois une grenouille verte qui avait une grande bouche. Elle ne s'en servait pas seulement pour avaler les mouches et les moucheron qui passaient. Elle parlait tout le temps, à tout le monde et cela pouvait durer des heures. Le problème, c'est qu'elle vivait seule car son dernier colocataire n'avait pas pu supporter le flot de paroles qui sortait de sa très très grande bouche.

Elle sortit à la recherche d'un interlocuteur et rencontra un lapin qui mangeait une carotte. La grenouille à grande bouche lui demanda immédiatement :

- "Bonjour, touââ, qui es-tu touââ ? "

- "Je suis le lapin" répondit celui-ci, surpris qu'on lui pose ce genre de question.

- "Et tu manges quoi touââ" enchaîne la grenouille à grande bouche.

- "Ça ne se voit pas, non ? C'est orange avec des fanes vertes. Ce n'est donc pas une tomate".

Voyant que le lapin ne lui demandait pas qui elle était, la grenouille dit fièrement en agrandissant démesurément sa bouche :

- "Moi je suis la grenouille à grande bouche."

- "Ça me fait bien plaisir de l'apprendre ! Allez, bonne journée, j'ai une carotte à manger ". Et le lapin partit sans plus de cérémonie.

- "Pas très poli ce lapin! " pensa la grenouille à grande bouche. Je vais chercher quelqu'un de plus sympathique. Elle continua son chemin et dans un pré rencontra une vache :

- "Bonjour, touââ, qui t'es touââ ?" cria la grenouille à grande bouche pour se faire entendre. La vache ne répondit pas.

- "Qu'est ce que tu manges, touââ?" s'égosilla la grenouille à grande bouche. La vache resta silencieuse, continuant à ruminer :

- "Moi je suis une grenouille à grande bouche" Toujours pas de réponse. La grenouille s'en alla, vexée. En lisière de forêt, elle rencontra un animal roux à longue queue :

- "Bonjour, touââ, qui t'es touââ?" demanda-t-elle en gonflant sa bouche pour la rendre encore plus grande.

- "Je suis le renard" répondit l'animal en souriant de toutes ses dents.

- "Qu'est ce que tu manges, toi ?" Demanda la grenouille à grande bouche qui n'en revenait pas de tant d'amabilité.

- "Moi, je mange des grenouilles à grandes bouches" répondit le renard.

Alors, la grenouille, rétrécissant le plus possible son énorme bouche, mordant ses grosses joues, pour se faire une toute petite bouche, répondit :

"Ah, vraiment ? Et il y en a beaucoup par ici ?

Conte populaire



Histoires, contes, contines

La grenouille primordiale

En ce temps-là, c'était il y a plus de 300 millions d'années, les animaux ne savaient que nager et le créateur se dit que les êtres vivants (les poissons) seraient heureux d'avoir une queue, qui les aiderait à se diriger dans l'élément liquide. Il en a préparé de toutes sortes : des rouges, des vertes, des jaunes, des petites, des grandes, des courtes, des pointues, des larges, des palmées....

Vous avez pu voir sur certaines images que le créateur tenait le monde sur sa main droite, ce qui le gênait beaucoup, pour distribuer les queues. Il posa alors le monde sur un serpent et lui a donné la plus longue queue, ce qui fait que le serpent n'est qu'une tête avec une longue queue. Mais avec une si longue queue, le serpent zigzagait dans l'eau et le monde risquait de tomber. Alors le créateur posa le serpent qui zigzagait qui portait le monde qui menaçait de tomber sur une tortue et il lui donna, en remerciement, une toute petite queue. Mais, avec sa petite queue, la tortue ballottait sur l'eau.

Le serpent zigzagant, ne tenait pas bien sur la tortue ballottante et le monde sur le serpent menaçait de tomber.

Alors dans cette situation de grande urgence, le créateur avisa le premier animal venu et posa la tortue ballottante qui portait le serpent zigzagant qui portait le monde qui menaçait de tomber sur la grenouille. Et, pour la remercier, il lui mit une petite queue rouge. Mais au lieu de la lui mettre au derrière, il la lui posa devant.

C'est ce que les humains appellent aujourd'hui, une langue. Et pour aider la grenouille à porter ce fardeau qu'était le monde posé sur un serpent zigzagant lui-même sur une tortue ballottante, le créateur lui donna encore des poumons pour qu'elle puisse prendre sa respiration. Il lui donna quatre pattes et aux quatre pattes, quatre doigts pour qu'elle puisse tenir le monde accroché sur son dos.

La grenouille ne zigzagua pas, elle ne ballotta pas, elle porta.

Le monde ne menaçait plus de tomber mais il était si lourd à porter que la grenouille attrapa un creux dans le bas du dos.

C'est pourquoi toutes les grenouilles ont conservé aujourd'hui ce creux dans le dos en souvenir de cet instant où leur ancêtre, la grenouille primordiale, portait la tortue ballottante qui portait le serpent zigzagant qui portait le monde qui menaçait de tomber.

Et voilà pourquoi, enfin, les grenouilles ont ce que les autres n'ont pas : des poumons et une langue pour pouvoir pousser le premier cri entendu sur Terre : " pourquoua moua ?"

Et voilà pourquoi encore, les humains ont des poumons et une langue, quatre membres, cinq doigts à chaque membre et un creux dans le bas du dos.

Et tout ça, parce que les humains sont les arrières, arrières, arrières petits enfants de leur premier ancêtre la grenouille primordiale.

Conte adapté, d'après "Homme grenouille" de Bruno La Salle



Histoires, contes, contines

Conte du marais

Un jour, le héron, porté par les vents et la joie, passait au-dessus des marécages. Le lieu pullulait de grenouilles. La faim ne le tenaillait point, pourtant des proies se trouvaient à portée de bec. Il planait au-dessus du marécage d'un air distant et respectueux. Son oeil perçant aperçut sur l'horizon, un autre oiseau, un qu'il n'avait pas l'habitude de croiser mais qu'il reconnut. C'était une cigogne et elle se dirigeait vers lui.

De son côté, la blanche cigogne l'avait bien repéré et par nature souhaitait le saluer. Elle venait de loin et les nouvelles de la région l'intéressaient. Elle savait que le héron était un de ceux qui vivaient avec le goût d'être à l'écoute d'autrui. Ainsi il connaissait l'histoire de la faune des environs. S'en approchant, elle perçut son humeur joyeuse, cela l'intrigua. Les deux oiseaux, sans dire un mot, se mirent à voler à proximité l'un de l'autre, en formant de grands cercles pour discuter, car ils le devaient.

- Bonjour à vous, belle cigogne. Vous amenez avec vous les clartés des lointaine contrées.

- Bonjour à vous, le héron. En effet je mène jusqu'ici ce que j'ai trouvé là-bas, mais vous semblez bien heureux en ce jour. Dites-moi vos nouvelles, elles m'intéressent. Ensuite je vous parlerai d'ailleurs.

Alors le héron afficha un fort contentement et lui répondit :

- Le soleil s'est levé, avec lui est venu le vent frais du matin. Voyant cela, la lune et les étoiles se sont effacées. Voici près de trois journées et nuits qu'il n'a pas plu. Le marécage s'assèche les grenouilles s'inquiètent. Les voyez-vous s'agiter dans le marais ?

Désappointée par de tels propos, elle ne sut tout d'abord quoi dire, puis enfin vint une réponse.

- Voici des heures que je vole en direction du Nord, vous êtes le premier que je rencontre qui possède un langage si erroné. Les pies et autres canards m'ont conté leur vie, leur bonheur et leurs malheurs. Vous me parlez du fond du ciel et de grenouilles. La faim ne vous tenaille point, votre humeur n'accepte pas de me parler franc.

- Alors, chère cigogne, dites-moi ce que vous souhaitez entendre, et je vous le dirai.

La cigogne ne supporta pas la réponse et cessa de voler en cercles auprès du héron. En le quittant, elle hurla :

- Prenez-moi pour ce que je ne suis pas et bien d'autres auront affaire à vous.

Furax et déçue, elle jura de ne plus revenir dans le coin pour ne plus revoir le héron qui lui paraissait joyeux.

- Le héron reprit son vol et sa direction, sans penser à rien d'autre qu'à l'horizon. Il ne pouvait penser de mal de la cigogne, si elle réagissait ainsi elle avait ses raisons. Il l'avait désappointée, peu importait le pourquoi.

D'une journée radieuse rien ne devait la rendre ennuyeuse. Des dunes apparurent, le bord de mer. Un nuage de mouettes passait. L'une d'elles engagea la conversation.

- Bonjour héron, que vous êtes joli, que vous me semblez bon. Avez-vous vu le nombre que nous sommes ? Dites-moi combien de têtes ailées voyez-vous ?

Le héron, surpris par la mouette rieuse, répondit :

- Oh très chère, bien assez pour faire pleurer une cigogne. Si vous n'êtes pas une centaine, alors deux cents peut-être.

- Fort bien l'ami, vous voyez juste, mais que vient faire la cigogne dans cette réponse.

Elle est juste là pour me gâcher la journée. Depuis que je l'ai rencontrée, je pense à elle.



Histoires, contes, contines

*Et la mouette, en criant retourna virevolter au milieu de ses semblables.
Le héron voyait l'océan, le sable, les dunes herbeuses dessiner des motifs avec le vent. Le héron planait. Ainsi il arriva à l'estuaire, le fleuve se mélangeait là, à l'océan.
L'oiseau le remonta en volant un peu plus bas. Il fit une pause dans un lieu tranquille où l'habitude le menait souvent, puis fit quelques pas parmi les pierres et les herbes, où il attrapa de petits poissons assez lents et à son goût. Et cela lui ouvrit l'appétit. Les grenouilles seraient sûrement au dessert. Cette idée le ramena aux marécages. En chemin il croisa de nouveau la cigogne.*

- Je m'en vais trouver des grenouilles, venez-vous cigogne ?

- Est-ce pour partager un repas ou pour vous fichier de moi et meubler votre solitude ?

- Tout cela à la fois sinon je ne vous le proposerais pas.

- Me prendriez-vous pour une sottise ?

- Qui vous pousse à le croire ?

- Votre manière de me répondre, cher ami.

Il laissa un temps puis répondit :

- N'est-ce pas votre manière de penser, de croire ce qui n'est pas et ce qui peut-être ? A deux doigts de la stupidité, je vous l'accorde cette fois-ci. Maintenant vous aurez une bonne raison de dire encore n'importe quoi en haussant le ton, si vous le désirez et si cela vous fait du bien.

Entendant cela, la cigogne se tut, ne répondit rien. Puis ...

- Eh bien héron, je viens avec vous.

Vous ne me paraissez pas si odieux que cela, la vérité appartient à chacun, et j'ai faim à présent.

Les deux grands oiseaux alors cherchèrent un lieu où la victuaille grenouillère pullulait. Ils firent un festin de choix. Et le ventre plein, tout sembla se passer le mieux du monde entre eux deux.

*Entre amis des heurts se posent,
est-ce juste une question de ventre, d'estomac ?
La méchanceté existe là aussi,
mais dire ce que l'on pense est fécond,
même si cela amène des démangeaisons.*

Extrait du site personnel internet : <http://marlaur.free.fr/txt/contea.htm#marais>



Histoires, contes, contines

Conte Bororo

La nuit, la savane s'anime imperceptiblement, il y a partout des bruits insolites, le monde se peuple de présences mystérieuses. Il y a Dodo, l'ogre qui s'empare des enfants, quand ils s'éloignent de la maison. Il y a aussi un chant étrange dans les buissons.

— Ecoutez, disent les mères, c'est Sicia qui mange les enfants désobéissants...

En fait, Sicia n'est qu'un gros bousier, mais les enfants ne l'ont jamais vu. Sicia ne chante que la nuit, et on a bien trop peur pour aller voir...

Autour des feux, les grands-mères racontent des histoires et des légendes. Les enfants savent que ces histoires ne sont pas vraies : c'est pour cela que ce sont les grands-mères qui les racontent. Car les mères disent toujours des choses vraies ; elles ne peuvent mentir.

— Talè, talèma, dit grand-mère.

— Talotè, répondent les enfants.

Ce sont les mots magiques par quoi s'ouvrent tous les contes.

***Il y avait une fois**, dit grand-mère, un homme qui avait deux femmes. Un jour qu'elles allaient à la mare faire provision d'eau, l'une d'elles, qui était enceinte, s'arrêta quelques instants pour se reposer.*

— Prends mon canari et remplis-le en même temps que le tien, dit-elle à sa compagne. J'irai le chercher.

L'autre arrive à la mare. Elle remplit d'eau son canari, et de gros cailloux celui de sa compagne, avec un peu d'eau par-dessus ; puis elle s'éloigne rapidement. Mais voici qu'arrive la première femme. Elle tente de mettre son canari sur la tête, mais en vain : il est trop lourd. Désespérée, elle s'adresse aux bêtes de la mare.

— Bêtes que je ne vois pas mais qui me voyez, chante-t-elle, sortez de la mare et aidez-moi. Un margouillat se présente.

— Je vais t'aider, dit-il.

— Margouillat, dit la femme, si tu peux me mettre ce canari sur la tête, alors mon petit doigt aussi peut le faire !

Le margouillat s'en va.

"Bêtes de la mare que je ne vois pas..." chante encore la femme. C'est un crapaud qui se présente, cette fois. Mais est-ce qu'un crapaud peut aider une femme à porter son canari ?

— Crapaud, dit la femme, si tu viens à bout de cela, mon petit doigt aussi le fera !

Et elle se remet à chanter. "Bêtes de la mare, bêtes qui me voyez et que le ne vois pas..." "Et une tortue arrive. Mais que peut faire une tortue ?

— Tortue, dit la femme...

Comme la tortue s'éloigne, voici que l'eau se met à parler. L'eau dit :

— Femme, n'aie pas peur si tu me vois changer de couleur ; je suis le serpent, et je vais sortir pour t'aider.

Et voici que l'eau change de couleur ; elle devient blanche, elle devient noire, elle devient



Histoires, contes, contines

grise, elle devient... C'est le serpent qui sort.

Et tout en sortant, il élève le canari et le dépose sur la tête de la femme.

— *Maintenant, dit le serpent, il faut me payer. Cet enfant que tu portes, je le mangerai quand il sera né. Si c'est un garçon, je le mangerai, et si c'est une fille, je la mangerai. C'est ainsi que tu me payeras !*

La femme rentre à la maison. Deux mois plus tard, son enfant naît. C'est une fille, une très belle petite fille, la plus belle que femme peule ait jamais eue. On lui donne le nom de Djillè. Mais il ne faut pas que le serpent la mange ! Et la mère cache son enfant, elle la remplace par deux margouillats. Elle dit à son mari:

— *Si le serpent vient me demander, il n'y a qu'à lui dire que je ne suis pas là, que j'ai changé de mare.*

Mais le mari rapporte ces paroles à sa seconde femme !

Le temps passe, et Djillè est déjà grande lorsqu'un jour, voilà le serpent qui vient réclamer son dû. Il ne trouve que le mari, qui lui dit :

— *Ma femme, au lieu d'avoir un enfant, a eu deux margouillats !*

— *Deux margouillats seulement ? demande le serpent.*

— *Oui, répond le mari. Elle a eu deux margouillats.*

Et le serpent avale les deux margouillats. Comme il s'en va, la deuxième femme court après lui.

— *On t'a menti, lui crie-t-elle ; ils ont eu une très belle fille. Elle s'appelle Djillè ! Le serpent rebrousse chemin et se met à la recherche des jeunes filles. Elles font leurs nattes, un peu à l'écart du campement. Il s'adresse à la première qu'il rencontre.*

— *C'est Djillè que je cherche, lui dit-il. Mais la fille lui répond en chantant :*

"Djillè a des dents blanches comme du lait frais, des yeux qui brillent, un corps mince et souple comme celui d'un serpent! "

— *Celle-ci ne peut être Djillè, se dit le serpent.*

Et il continue sa route. A chaque jeune fille qu'il rencontre, il demande en chantant : " Où est Djillè, aux dents blanches comme du lait frais, aux yeux brillants, au corps mince et souple comme celui d'un serpent ? " Toutes se refusent. Enfin, il trouve Djillè. Il va la manger, c'est son dû, lorsqu'un oiseau accourt.

— *Si je te sauve, dit-il à Djillè, que vas-tu me donner ?*

— *Oiseau, répond Djillè, je n'ai rien à te donner, sinon mon collier ; mais c'est le plus beau qu'ait jamais porté fille peule. Si tu me défends, je t'en ferai cadeau !*

Le serpent a ouvert toute grande sa gueule, il va manger Djillè... mais l'oiseau s'élance dans son cou. Ses plumes piquent et chatouillent le serpent, qui ne peut s'empêcher de le vomir. Et Djillè s'en est allée...

Elle a donné son collier à l'oiseau, et c'est depuis ce temps que les pigeons sauvages portent tous autour du cou un collier noir, le beau collier noir de Djillè.

*Extrait de "Nomades du soleil" de H. Brandt
Editions Clairefontaine. Lausanne. 1956. 149 pages*